

Dossier

Autor(en): **Ricci-Lempen, Silvia**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **81 (1993)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Notre Mère qui êtes aux cieux

*La différence sexuelle concerne aussi la vie spirituelle.
Les femmes réclament désormais la pleine reconnaissance
de la part féminine du divin.*

Interviews: **Brigitte Polonovski-Vauclair**
et **Silvia Ricci-Lempen**
Rédaction du dossier:
Silvia Ricci-Lempen

«**L**es femmes ne sont pas Dieu. Les femmes ne sont pas *tout à fait* Dieu. Il leur manque très peu pour l'être. Il leur manque beaucoup moins qu'à l'homme. Les femmes sont la vie en tant que la vie est au plus près du rire de Dieu. (...) Parce que ce sont les hommes qui font les Eglises, il est inévitable que les Eglises se méfient des femmes, comme d'ailleurs elles se méfient de Dieu.»

Ces lignes écrites par un homme, l'écrivain français Christian Bobin, dans un livre récemment paru consacré à Saint François d'Assise¹, formulent l'hypothèse d'un accès privilégié des femmes au divin – accès qui serait immédiat, naturel, spontané, non entravé par les pesanteurs de la raison raisonnée masculine. Et, en même temps, elles renvoient à une réalité qui a été et est encore dans une plus ou moins grande mesure le fait de toutes les religions: l'exclusion des femmes de la gestion du domaine terrestre du sacré, accaparé par les hommes, détenteurs de tous les pouvoirs.

Terrain piégé

Comme le dit **Isabelle Graesslé**, pasteu-
re, directrice du Centre protestant d'études
à Genève et docteure en théologie, la ques-
tion de la spiritualité féminine est «un ter-
rain piégé». Piégé par la problématique de
la différence qui traverse, on le sait, toute
la réflexion féministe contemporaine.

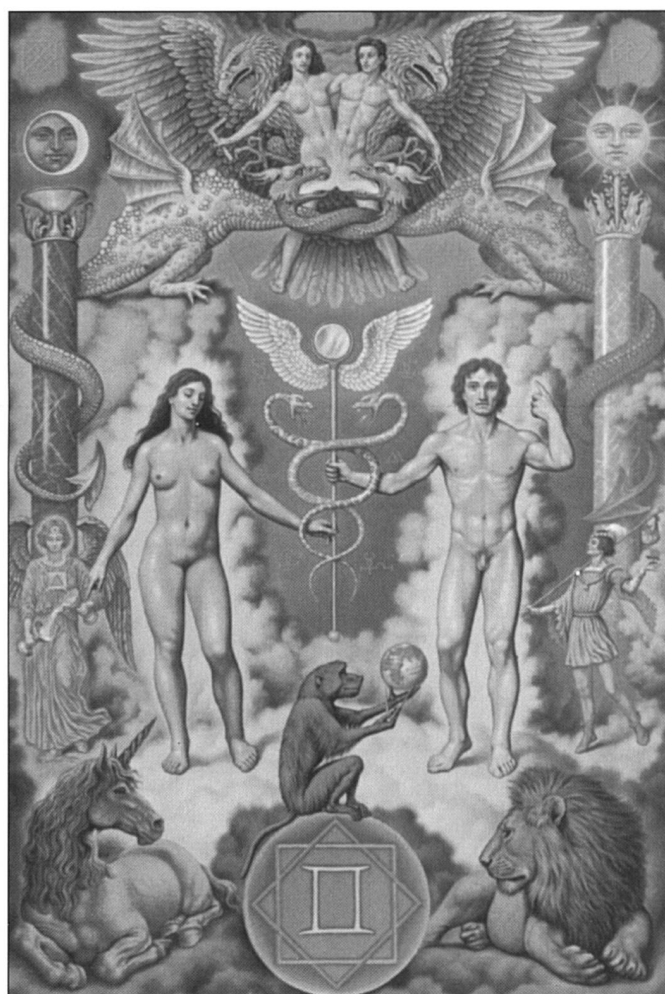
Ainsi, beaucoup de femmes, en particu-
lier dans les Eglises chrétiennes, revendi-
quent aujourd'hui une approche «holis-
tique» de la vie spirituelle, caractérisée par
un intérêt marqué pour le corps, l'exercice
des sens, les éléments naturels, l'écologie
et les cycles de vie, la dimension esthé-
tique, les symboles. Leur démarche, issue
de la conscience d'une spécificité féminine,
vise néanmoins une transformation

d'ensemble des tradi-
tions spirituelles au
sein desquelles elles
évoluent.

Mais, note la théo-
logienne genevoise,
le risque est grand
que cette démarche
se transforme en un
instrument supplé-
mentaire de margina-
lisation: il suffit de
peu pour que les
femmes, «décoratives
et décoratrices», por-
teuses de beauté, se
retrouvent canton-
nées dans des rôles
sympathiques mais
mineurs, avec leurs
bougies, leurs jolies
nappes et leurs bou-
quets de fleurs...

Isabelle Graesslé
met le doigt sur les
effets pervers que
peut avoir l'émergen-
ce, même librement
voulu par les
femmes, de la diffé-
rence sexuelle dans
la vie spirituelle.
Cette différence nou-
velle peut être utili-
sée par les systèmes
religieux masculins
aux mêmes fins de
discrimination que la
bonne vieille «nature
féminine». Au nom
de laquelle, pour
prendre des exemples
aussi hors des reli-
gions chrétiennes, la
tradition juive ortho-
doxe exclut les fem-
mes de certaines pra-
tiques religieuses (na-
turellement plus
réceptives à la vie
spirituelle, elles au-
raient moins besoin
de prier que les hom-
mes!) et la tradi-
tion islamique leur
interdit l'accès à
certaines fonctions
(comment pourraient-
elles faire appliquer
la loi de Dieu, elles
dont la nature les
porte à aimer et non
à condamner?).

Ces exemples sont mentionnés respecti-
vement par le rabbin Garaï, de Genève, et



La femme a-t-elle accès au divin? Dans la représentation ésotérique, le principe du dualisme universel est évident.

par Hafid Ouardiri, de la mosquée du Petit-Saconnex (voir encadrés).

Le Christ n'est pas femme

On connaît, sur un autre registre, l'argu-
ment massue de l'Eglise catholique pour
refuser l'ordination des femmes: le prêtre
par excellence est le Christ lui-même, et le
Christ était un homme... Oui, décidément,
le maniement de la différence sexuelle dans



le champ religieux est plein d'embûches. Pour ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, c'est-à-dire pour ne pas jeter la différence avec l'injustice, la seule voie qui s'ouvre aujourd'hui aux femmes croyantes, quelle que soit leur confession, semble bien être de réclamer haut et fort la pleine et entière reconnaissance de la bisexualité intrinsèque du divin.

Ce qu'il s'agit de montrer, en somme, c'est l'incomplétude radicale d'un Dieu réduit à sa part masculine. Isabelle Graesslé s'attache par exemple, dans un article intitulé «L'Esprit, une réponse à la féminité de Dieu»², à montrer les qualités à consonance féminine (quoique universellement extensibles à l'humain) du Saint-Esprit, principe créateur et maternel (au commencement du monde, l'esprit planait au-dessus des eaux), principe d'incarnation (l'esprit donné à Marie), etc.

Marie-Josèphe Lachat, directrice du Bureau de la condition féminine du Jura et

Pas de rabbines en Israël

Le rabbin Garaï exerce sa fonction dans la communauté juive libérale de Genève. Il tient d'emblée à préciser qu'il s'exprime uniquement en son nom personnel et à faire la distinction entre les communautés libérales et les communautés orthodoxes. Dans ces dernières, les femmes ne peuvent pas devenir rabbines (il n'y a aucune femme rabbinne en Israël), alors qu'il existe environ deux cents femmes rabbines de par le monde (dont une, depuis peu, en France).

À l'origine, les femmes étaient simplement dispensées de certaines pratiques, au cas où elles auraient été empêchées d'accomplir leurs devoirs religieux par leurs tâches familiales. Par la suite, la non-obligation est devenue interdiction, de sorte que dans les communautés orthodoxes modernes la ségrégation entre femmes et hommes est omniprésente. Elle se fonde sur le principe que la seule tâche religieuse de la femme est la transmission de la tradition au sein de la famille.

Une tradition où la femme n'a d'identité propre que si elle n'a aucun homme dans sa famille pour la représenter. Un exemple: en Israël, une femme peut devenir premier ministre, mais elle ne peut pas être témoin devant un tribunal rabbinique.

Dans les communautés libérales, les femmes ont désormais les mêmes droits et les mêmes devoirs que les hommes, elles peuvent monter à la Thora, porter un châle de prière, etc. Mais elles ne peuvent pas ne pas continuer à ressentir le poids d'une tradition d'où elles sont totalement absentes, où n'existe aucune femme mystique ou théologienne.

Une femme imam? Oui, mais...

Pour **Hafid Ouardiri**, chargé des relations publiques de la mosquée du Petit-Saconnex, la spiritualité s'exprime indissociablement, pour l'être humain, à travers trois relations: celle avec son créateur, celle avec lui-même et celle avec les autres. Dans la religion islamique, ces trois relations ne nécessitent pas de médiation, de sorte que l'imam, contrairement aux ministres d'autres religions, ne revêt qu'un simple rôle de guide. Le problème de savoir si la femme peut servir de médiatrice entre les êtres humains et Dieu ne se pose donc pas en ces termes.

Il s'agit seulement de savoir si une femme peut acquérir suffisamment de sagesse et de connaissance pour devenir imam, et elle le peut, car la connaissance islamique est ouverte à tout le monde. S'il n'y a pas de prophétesse dans le Coran, il existe dans la tradition islamique des figures de femmes exemplaires en matière de spiritualité.

Une femme peut donc devenir imam... mais seulement dans des communautés de femmes! Si un homme est présent, c'est à lui que revient ce rôle. Interrogé sur les injustices qui frappent les femmes dans la loi islamique, notre interlocuteur explique que ces injustices résultent d'un parasitage par les hommes du message de Dieu.

catholique engagée, a entrepris il y a deux ans des études de théologie à l'Université de Strasbourg pour «tenter de retrouver le message authentique de libération adressé par l'Évangile aux femmes». Et pour elle aussi, ce qu'il faut primordialement rendre à la lumière, c'est la féminité de Dieu. Une image forte dans son itinéraire: celle du tableau de Rembrandt, *Le Retour de l'Enfant prodigue*, où Dieu est représenté avec une main d'homme et une main de femme.

Dieu, ambivalence

Dieu, explique **Carl Keller**, ancien professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne et spécialiste de l'histoire des religions, a toujours deux faces: une face impersonnelle et une face personnelle. Or, la face personnelle de Dieu a toujours une structure bisexuée, dont la structure bisexuée de la vie est une expression. C'est une caractéristique commune à toutes les religions, y compris la religion chrétienne. Et Carl Keller, qui a publié récemment une étude sur le phénomène mystique³, de citer les grands mystiques hommes du christianisme, par exemple Bernard de Clairvaux, pour qui l'union avec Dieu s'identifie à l'union avec une épouse, de même que pour les mystiques femmes elle s'identifie à l'union avec un époux.

Dieu peut aussi être perçu comme une mère, ainsi dans les vers de Tersteegen, un mystique réformé allemand du XVIII^e siècle: «Penser à Jésus/S'abandonner à Lui/Plonger en lui avec volupté/Se laisser conduire/Sans grognements ni regrets/Et boire comme un nourrisson à la poitrine de Jésus.» Pour le professeur lausannois, lui-même de confession réformée, qui qualifie l'occultation de la féminité de Dieu dans l'histoire des Églises de «diabolique», la formulation «Notre Mère qui êtes aux cieux» est parfaitement légitime en doctrine chrétienne.

Et il est vrai que, comme le révèle le patient travail de relecture de la Bible entrepris notamment par les théologiennes féministes (voir article en p. 16), les images

féminines de Dieu et l'impulsion libératoire qui en découle sont bel et bien présentes dans les textes sacrés judéo-chrétiens. Mais elles ont été si systématiquement et violemment occultées dans le message transmis historiquement par les Églises que croyant-e-s et non croyant-e-s ne disposent pas d'autre référence que celle d'un Dieu **par essence** masculin: un Dieu auquel on s'adresse tous les dimanches dans tous les lieux de culte protestants et catholiques en l'appelant invariablement Père et Seigneur, un Dieu dont la toute-puissance évoque irrésistiblement le «sexe fort», un Dieu viril qui a fécondé Marie, et qui s'est incarné en un fils...

L'affaire des hommes

Cette masculinité agressive du Dieu chrétien, telle qu'elle se donne partout à voir dans l'enseignement, dans la liturgie et dans l'exercice de l'autorité spirituelle, tient-elle au fait que le christianisme met plus fortement l'accent que d'autres religions sur la face personnelle de Dieu? Il prêterait alors tout particulièrement le flanc à la contamination de l'image divine par la réalité socio-historique, qui a toujours été caractérisée par l'oppression des femmes.

On peut aussi supposer que l'importance accordée par la religion chrétienne à la connotation divine de la transcendance – Dieu est le «Tout-Autre» par rapport au monde – joue un rôle dans cette masculinisation. Car la transcendance, dans notre culture, c'est traditionnellement l'affaire des hommes: ce sont eux les maîtres de la verticalité, ce sont eux qui savent s'arracher par la force de l'esprit à l'horizontalité du naturel qui est le champ clos des femmes...

Oubli universel?

À la lumière de ces hypothèses se pose la question de savoir si d'autres religions, en particulier les religions orientales, n'offrent pas un cadre plus propice à la perception et



à la reconnaissance de la part de féminité de Dieu. Par exemple, le bouddhisme, religion par excellence immanentiste, où le monde de l'esprit n'est pas un monde séparé du monde réel habité par les femmes; religion par excellence impersonnelle, où n'existe pas la notion d'un créateur emblématique de la productivité masculine...

Pour Carl Keller, cette distinction n'est pas pertinente. Les religions orientales ne sont pas plus immanentistes que le christianisme, qui se réfère constamment à l'ubiquité de Dieu (à la présence de Dieu dans le monde); et symétriquement, l'altérité entre les phénomènes matériels et l'essence spirituelle est propre à toutes les religions, y compris le bouddhisme. Dans l'approche théologique comme expérience existentielle de Dieu en nous, la transcendance et l'immanence coexistent et s'identifient par tout.

Dès lors, affirme Keller, l'oubli de la composante féminine du divin et l'exclusion plus ou moins marquée des femmes de la gestion du sacré ne sont pas des phénomènes fondamentalement différents d'une

vilisation tibétaines et auteure de plusieurs livres sur le Dalaï-Lama. D'après elle, la notion de transcendance n'a pas du tout la même signification dans le bouddhisme que dans le christianisme. Pour les bouddhistes, le divin est **tout entier** dans le monde, et la vie spirituelle n'est que l'exercice d'un sixième sens qui nous permet de dépasser notre vision limitée de la réalité. La transcendance se vit donc au jour le jour: elle permet d'accomplir à un niveau supérieur des qualités humaines qui sont identiques à celles mises en œuvre dans la vie quotidienne. Entre la vie quotidienne et la pratique religieuse, il y a symbiose et non rupture.

Dans ces conditions, les femmes, responsables de la vie quotidienne, se trouvent plus que les hommes en prise directe avec le divin. Au reste, dans le bouddhisme tibétain, c'est le principe féminin qui est le principe actif. La «mère de tous les bouddhas» est l'origine de toutes les énergies. Il existe dans la tradition tibétaine des maîtres spirituels femmes, et les initiations féminines sont très prisées.



Dieu: une main de femme, une main d'homme.

(Rembrandt, *Le Retour de l'Enfant prodigue*)

religion à l'autre; ils sont imputables, dans tous les cas, à des déterminismes psychosociologiques similaires, qu'il convient de combattre si l'on vise, idéalement, à faire de la société une émanation parfaite du divin.

Tout autre est la position de **Claude Levenson**, spécialiste de l'histoire et de la ci-

Pourtant, il n'y a jamais eu de Dalaï-Lama femme? «Pour le Dalaï-Lama actuel, il pourrait y en avoir.» Et l'écrivaine de conclure: «Les conditionnements sociaux se font sentir dans la religion tibétaine comme dans toutes les religions, mais la différence c'est qu'ici la marginalisation des femmes n'est pas inhérente à une doctrine.»

C'est pas moi, c'est elle

L'expérience mystique des femmes constate Carl Keller, est souvent plus immédiate, plus spontanée, moins intellectuelle que celle des hommes, elle relève de l'engagement total. Qu'il s'agisse des mystiques chrétiennes du Moyen Âge ou, par exemple, des mystiques musulmanes, leurs visions ont une qualité particulière de présence substantielle, matérialité.

Le mysticisme au féminin est au caractère radicalité. Certains mystiques, chrétiens mais aussi hindouistes, demandent à Dieu de rendre laides afin de mieux pouvoir consacrer à lui.

Les hommes aussi cherchent parfois de rendre méprisables aux yeux de la société, par exemple en se vêtant de haillons. Mais dans la tradition chrétienne – et là ce n'est plus Carl Keller qui parle, c'est *Femmes suisses* qui met son grain de sel – ces messieurs préfèrent généralement charger les femmes de tous les maux pour s'encourager à s'éloigner des joies du monde: voir les gracieusetés proférées par certains Pères de l'Eglise à l'encontre de la femme «porte du diable» (Tertullien), être de «la conscience de sa propre nature doit elle seule engendrer la honte» (saint Cyprien d'Alexandrie), et dont les caresses sont le plus sûr moyen de «détourner l'esprit de l'homme des sommets» (saint Augustin).

Claude Levenson établit un lien entre la gestion de la vie quotidienne (ce que l'on appelle en jargon féministe le travail de production) et l'accès au divin. Ce thème est du reste présent, quoique dans une autre perspective, également dans les propos de Carl Keller, qui cite l'interprétation orthodoxe que fait Maître Eckhart du célèbre épisode évangélique de Marthe et de Marie (Luc 10, 38 à 42): pour le grand mystique allemand, Marthe, qui vit le travail de production comme présence et œuvre de Dieu, est beaucoup plus avancée dans sa vie spirituelle que Marie, qui se limite à la contemplation!

Voilà qui nous ramène à nos interrogations de départ sur les aspects positifs et négatifs de la revendication de la différence sexuelle en matière de spiritualité. La question – question naïve – si Marthe ou Marie, mère de famille tibétaine se voient reconnaître un privilège dans l'accès au divin qu'attendent les hommes chrétiens et bouddhistes pour se mettre à faire le ménage

¹ Christian Bobin, *Le Très-Bas*, Gallimard, 1992, 132 p.

² in *Bulletin du Centre protestant d'études théologiques*, pp. 13 à 16.

³ Carl A. Keller, *Approche de la Mystique*, Editions du Cerf, 1989, 2 vol.



Travailler du dedans...

On peut critiquer les Eglises misogynes et néanmoins ne pas les rejeter. Témoignages.



Marie-Josèphe Lachat.

Elle est catholique, croyante et pratiquante depuis toujours. Elle est aussi féministe et socialement engagée. Pour elle, les deux choses vont ensemble. «Le message originel de libération de l'Évangile, y compris à l'égard des femmes, est le noyau de ma foi», dit Marie-Josèphe Lachat, directrice du Bureau de la condition féminine du Jura.

Si elle a entrepris depuis deux ans des études de théologie par correspondance à l'Université de Strasbourg, c'est pour faire plus explicitement la jonction entre ses deux engagements.

«Ce sont les femmes qui portent l'Église, je veux travailler à leur prise de conscience.» Sans sortir de l'institution, au contraire: «Le message fondamental du christianisme a été distordu, mais sans l'Église qui porte ce message, il n'y a plus de message du tout.»

Les textes indiquent la masculinité de Dieu, l'infériorité des femmes? «Pour moi, Dieu ne peut pas avoir dit autre chose que l'égalité. A partir de là, revoyons les textes!»

Comment réagit cette militante de l'égalité, concrète et spirituelle, à la morale sexuelle de l'Église catholique, dont l'excellent livre d'Uta Ranke-Heinemann* a montré l'inspiration misogyne et mortifère? «C'est une morale qui est à côté de la vie, et qui me met très mal à l'aise. Mais je suis certaine que l'Église va évoluer.» Et de citer Gamaliel (Actes des Apôtres, 5, 38 et 39): «Car si cette entreprise ou cette œuvre vient des hommes, elle sera détruite, mais si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire.»

A propos de l'interdiction du sacerdoce féminin, elle lance: «C'est nier une partie de Dieu que de le faire représenter uniquement par des hommes!» Pourtant, elle participe aux célébrations liturgiques, où seuls les hommes ont le droit de prêcher? «Oui, mais je préfère les séminaires aux sermons!

Dans les séminaires, tout le monde est sur un pied d'égalité.»

Le mot de la fin: «Cette Église qui parfois me révolte mérite encore d'être sauvée.»

Isabelle Graesslé, théologienne féministe, est une personnalité reconnue de la recherche théologique protestante. Pasteure et directrice du Centre protestant d'études à Genève, elle estime être au bénéfice des mêmes droits et astreinte aux mêmes devoirs que les théologiens hommes. Pourtant, note-t-elle, en théologie comme ailleurs, «une femme doit toujours être la meilleure, et faire preuve d'une extrême polyvalence». Pour cela, il faut beaucoup lire, beaucoup étudier, et les femmes n'ont tout simplement pas le temps!

Il ne faut pas chercher plus loin la raison pour laquelle elles écrivent peu de livres.... Souvent, elles ne sont pas prises au sérieux. Beaucoup baissent les bras, aussi par refus d'entrer dans les structures.

La théologie féministe est-elle une forme de théologie parmi tant d'autres, ou une lame de fond qui va révolutionner la raison théologique tout entière? La question, qui se pose avec acuité notamment au Canada, du fait de l'extraordinaire développement de la recherche féministe dans ce pays, reste pour l'instant ouverte...

Si Marie-Josèphe Lachat se distancie de la morale sexuelle de l'Église catholique, qui érige la virginité et la chasteté en vertus suprêmes, Isabelle Graesslé jette, elle, un regard critique sur la «conjugalité obliga-





toire» instaurée par la Réforme. Les saintes et les mères abbesses du Moyen Age, dit-elle, en sortant du modèle conjugal classique, se sont fait reconnaître dans une cer-



Isabelle Graesslé.

taine mesure comme les égales des hommes, tandis que le puritanisme protestant a enfermé les femmes dans un rôle très réducteur de gardiennes du désir mauvais des hommes.

Elle aussi, cependant, croit en la possibilité d'une évolution positive amorcée avec l'accès des femmes au pastorat. La devise de l'Eglise protestante n'est-elle pas: «Ecclesia reformata semper reformanda» (L'Eglise réformée est toujours à réformer)?

Isabelle Graesslé est l'une des conférencières du cours Violence: regards de la théologie féministe organisé cet hiver (du 19 janvier au 9 mars) par la Faculté autonome de théologie protestante de l'Université de Genève.

Elle s'exprimera le 2 mars en compagnie de Denise Jornod. Les cours ont lieu le mardi de 16 h 15 à 18 h, à la salle B 108 Uni Bastions.

Le 24 février, à 20 h 30, conférence d'Olivette Genest, professeure d'exégèse à la Faculté de théologie de Montréal.

* Uta Ranke-Heinemann, *Des Eunuques pour le Royaume des Cieux*, Ed. Robert Laffont, 1990, 408 p.

Vient de paraître:

La Bible et l'Histoire au féminin, dont FS aura l'occasion de parler dans un prochain numéro, **Lucie Bollens**, Editions Métropolis, 1992, 345 pages.

Femmes et théologies

Le Centre universitaire protestant organise, les lundis 1^{er}, 8, 15 et 22 mars, un séminaire intitulé

Femmes et théologies, les nouvelles tentations,

avec la participation d'Isabelle Graesslé, Dominique Roulin et Francine Dubuis, pasteures, Marga Bührig, Nicole Fischer et Laurence Mottier, théologues, Eliane Perrin, sociologue, et Jeanne Pache, laïque.

Pour tout contact:

Isabelle Graesslé, téléphone (022) 311 42 02 ou (022) 344 93 62.

... ou du dehors

«Dieu n'existe pas, mais le chemin pour le découvrir est magnifique.» L'aspiration à une vie spirituelle n'est pas que le fait



Yvette Théraulaz: passionnée par la vie des saints.

des croyant-e-s, et «les Eglises n'ont pas le monopole de l'amour et de la compassion». Yvette Théraulaz, comédienne et chanteuse, se situe, elle, en dehors de toutes les Eglises, en dehors aussi de toute croyance en un au-delà, de toute illusion d'éternité.

Mais elle parle elle aussi de son chemin spirituel, à travers lequel elle cherche, tout simplement, dit-elle, à devenir un être humain.

«La spiritualité, c'est la conscience des choses. La réalité n'existe pas, c'est notre regard qui la fait. Nous devons nettoyer notre regard. Le rendre attentif et disponible aux autres, à l'inattendu, au merveilleux.» Un merveilleux qui n'est pas ailleurs que dans le quotidien. La spiritualité, c'est aussi la critique de notre société individualiste, l'engagement pour plus de solidarité.

C'est dans cette perspective qu'Yvette Théraulaz aborde la question de la différence sexuelle dans la vie spirituelle: «Les femmes se cachent souvent à elles-mêmes leur propre violence.

Bonnes et généreuses, certes, elles le sont, mais elles peuvent être aussi xénophobes, racistes.

Voir cette réalité, l'accepter, c'est aller dans le sens de la vie, dans le sens d'une sainteté qui n'a rien à voir avec la religion.»

Le «grand bazar spirituel» de notre époque ne séduit pas l'artiste, qui accorde un grand prix à la démarche solitaire.

En revanche, la vie des saints la passionne, l'amène à s'interroger sur des notions comme la grâce, comme le don de soi. «Je suis fascinée par les personnes qui vivent dans le silence consacré à Dieu. Lumière des visages, mystère.

La vérité n'est pas plus dans la rationalité que dans la rentabilité.»



Voyons, que dit la Bible?

Les théologien(ne)s féministes relisent les textes: quelques exemples.

Dans la Genèse il existe, l'un à côté de l'autre, deux récits de la création des êtres humains. Le deuxième est celui que tout le monde connaît, et auquel on s'est abondamment référé au cours des siècles pour prouver l'infériorité de la femme dans le dessein de Dieu: c'est la fameuse histoire de la côte d'Adam. Dans le premier, il est écrit: «Ainsi Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu. Il créa un homme et une femme» (selon certaines traductions: «Homme et femme il le créa»). Mais ce premier récit est beaucoup moins connu...

Dieu la Mère

Attirer l'attention sur les passages de la Bible occultés par la tradition patriarcale est l'une des principales démarches de la théologie féministe. Qu'il s'agisse de la reconnaissance de l'égale dignité des femmes et des hommes ou de celle de la part du féminin inhérente au divin, il suffit de chercher pour trouver, même dans les traductions courantes. Ainsi, dans Esaïe 49, 14 et 15: «Sion avait dit: l'Eternel m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. La femme peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles?»

Ici, Dieu est présenté, non comme un père qui juge, mais comme une mère tendre et compatissante. De même, dans le Psaume 131, le Psalmiste repose auprès de Dieu «comme l'enfant sevré dort tranquille auprès de sa mère». Dans d'autres passages, c'est à une retraduction du texte que recourent les chercheuses. Pour Osée 11, 3, la Bible synodale utilisée dans le canton de Vaud donne (c'est Dieu qui reproche son ingratitude à Israël): «C'est moi qui guidais les pas d'Ephraïm, en le soutenant par les bras.» La théolo-

gienne féministe allemande Schüngel-Straumann traduit: «C'est pourtant moi qui avais allaité Ephraïm en le prenant dans les bras». La différence, on en conviendra, est de taille.

Textes occultés

Exhumer des textes qui avaient été oubliés ou volontairement laissés de côté, réinventer le sens d'autres textes connus... tout cela est bel et bon. Pourtant, il est impossible de nier que la Bible foisonne de passages misogynes qui consacrent l'oppression des femmes. Dans ces cas-là, les théologien(ne)s féministes recourent à une troisième démarche, la mise en perspective historique.

parentèses, il n'y a pas si longtemps de cela, un solide argument à certains opposants au nouveau droit matrimonial! Ici, et dans les passages similaires, une seule parade est possible pour celles qui veulent continuer à se référer à la Bible comme à un texte sacré: faire valoir que même un texte sacré est par la force des choses soumis aux déterminismes sociaux de l'époque où il a été écrit.

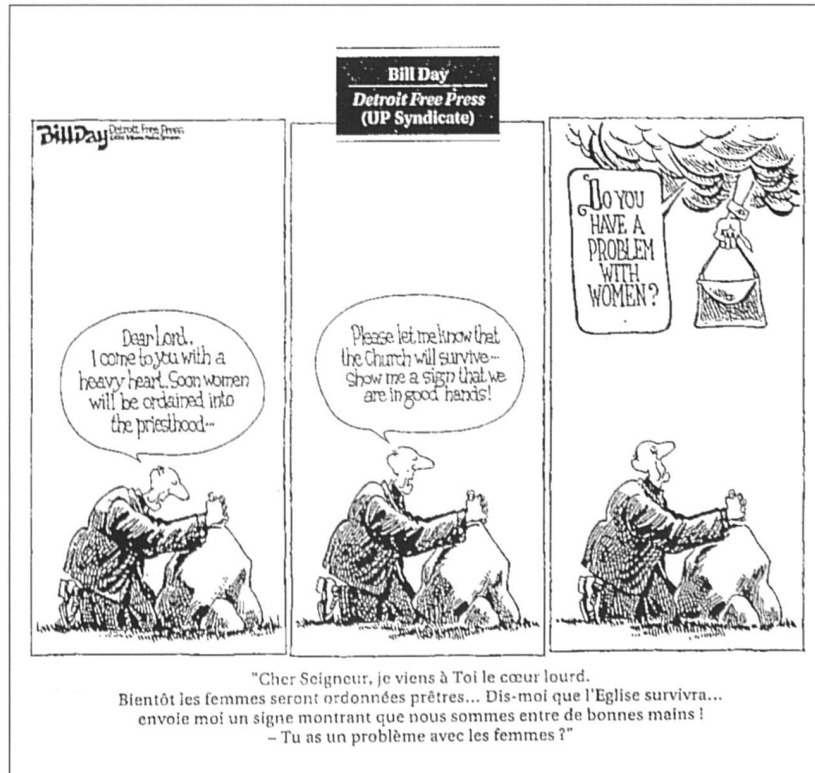
Certain-e-s font également observer que saint Paul ne se limite pas à prôner la soumission des femmes; il demande, parallèlement, aux hommes d'aimer leurs femmes «comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle», donc jusqu'à la mort (Epître aux Ephésiens, 5, 25). Il s'agirait donc de faire la part des mœurs du temps sans oublier le message d'amour ré-

ci-proque transmis par saint Paul, message qui serait, lui, fondamentalement chrétien.

Réhabilitées par Jésus

Mais l'argumentation principale de beaucoup de théologien(ne)s féministes tourne autour de la remise en lumière du message de libération adressé aux femmes par Jésus. Jésus qui s'est arrêté près du puits pour parler avec la Samaritaine (Jean, 4), dans une société où les hommes n'adressaient pas la parole aux femmes; Jésus qui a annoncé sa résurrection à des femmes (récit que l'on trouve, avec des variantes, dans les quatre Evangiles), dans une société où le témoignage des femmes n'était pas recevable...

Cela pour celles qui pensent que le jeu en vaut la chandelle, c'est-à-dire qu'il vaut la peine de réconcilier féminisme et christianisme. Pour les autres, pour celles qui pensent que la connotation patriarcale du christianisme est irrémédiable, la spiritualité au féminin reste à vivre sous d'autres formes, peut-être à inventer.



"Cher Seigneur, je viens à Toi le cœur lourd.
Bientôt les femmes seront ordonnées prêtres... Dis-moi que l'Eglise survivra...
envoie moi un signe montrant que nous sommes entre de bonnes mains!
- Tu as un problème avec les femmes ?"

Exemple archiclassique: saint Paul. «Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur, parce que le mari est le chef de la femme, de même que le Christ est le chef de l'Eglise...» Ce passage de l'épître aux Ephésiens 85, 22 et 23 a fait dresser les cheveux sur la tête de générations de féministes. (Il a aussi fourni, entre